Télérama
6-8 RUE JEAN ANTOINE DE BAIF
75212 PARIS CEDEX 13 - 01 55 30 55 30

02/08 MARS 13
Hebdomadaire Paris
OJD : 631086

Surface approx. (cm²) : 1566
N° de page : 38

IDÉES IMAGES DE GUERRES ET GUERRE SANS IMAGES

● 1855 : ROGER FENTON PHOTOGRAPHIE LA GUERRE DE CRIMÉE SANS CADAVRES ● 1936 : CAPA MITRAILLE AU CŒUR DU COMBAT ● ANNÉES 2000 : SIMON NORFOLK SAISIT LE PAYSAGE APRÈS LA BATAILLE ● AUJOURD'HUI, LES CONFLITS DEVIENNENT INVISIBLES

Par ***Luc Desbenoit***

Télérama
6-8 RUE JEAN ANTOINE DE BAIF
75212 PARIS CEDEX 13 - 01 55 30 55 30

02/08 MARS 13
Hebdomadaire Paris
OJD : 631086

Surface approx. (cm²) : 1566
N° de page : 38

ROBERT CAPA/MAGNUM

À VOIR
« La valise mexicaine », jusqu'au 30 juin, musée d'Art et d'Histoire du judaïsme Paris 3e. Tél. : 01 53 01 86 53.

Photographe de guerre, Simon Norfolk n'entend que très rarement les balles siffler. Son appareil photo n'est pas le boîtier léger du reporter, capable d'enregistrer les événements en rafales, mais un matériel encombrant, peu maniable, au look rétro : une chambre photographique à trépied. Le type d'engin – en plus sophistiqué – qu'avait trimbalé en 1855 sur les champs de bataille de Crimée un certain Roger Fenton. C'était la première fois qu'on photographiait un conflit. A la demande de la reine Victoria, qui voulait montrer une guerre « propre » pour démentir les horreurs décrites par les correspondants de presse. Fenton a rempli son rôle avec de paisibles scènes posées de soldats, sans cadavres, en montrant juste les traces des combats, comme dans ce cliché d'un ravin jonché de boulets.

Un siècle et demi plus tard, c'est très exactement ce que réalise Simon Norfolk en Bosnie, en Irak ou en Afghanistan. Des images sur les vestiges de la guerre une fois que s'est dissipée la fumée des affrontements : chars calcinés, ruines, murs criblés d'impacts. Esthétique soignée. Couleurs travaillées. Lumière sublime. Ses photos sont belles et terriblement efficaces pour dénoncer la guerre. La beauté est une stratégie pour capter le regard, explique le critique d'art Bill Kouwenhoven : « *Le spectateur est placé dans le paysage de façon à se demander comment les hommes ont pu commettre de telles atrocités dans ces champs, ces jardins, ces forêts a priori si neutres, voire idylliques.* »

Avant de trouver son style de photographies, régulièrement publiées par le *New York Times* ou par l'édition du week-end du *Guardian*, Simon Norfolk a beaucoup tâtonné. Et il a fallu dix ans au photojournaliste qu'il était pour comprendre qu'il devait sortir du cliché à la Robert Capa, élaboré lors de la guerre d'Espagne (1936-1939). Cette façon de photographier au cœur de l'action, au plus près des combattants ou des civils, en noir et blanc, est rendue possible par l'invention du Leica, un appareil léger, maniable, rapide, qui détrônait alors la chambre photographique. Jamais on n'avait vu les guerres ainsi : des images aussi immédiates, poignantes et spectaculaires, comme en témoignent les photos inédites de ce conflit, exposées actuellement au musée d'Art et d'Histoire du judaïsme à Paris (voir encadré). Signées Capa, sa compagne Gerda Taro et leur ami David Seymour, dit « Chim », toutes proviennent de « La valise mexicaine », trois boîtes de négatifs que l'on croyait disparues depuis 1940, miraculeusement découvertes à Mexico en 2007.

S'inspirant du cinéma – panoramique, plongée, contre-plongée, gros plans –, ces clichés étaient conçus pour susciter l'émotion du spectateur afin de soutenir la cause républicaine contre le fascisme. Cette photographie engagée, qui cherche le cliché choc en condensant en une image les enjeux d'une situation, a participé au renversement, trois décennies plus tard, du cours des événements au Vietnam. Nick Ut, avec la gamine brûlée au napalm et hurlant nue sur une route, Eddie Adams, avec l'exécution sommaire d'un Vietcong, et d'autres encore avaient retourné l'opinion publique américaine. Ironie de la situation, ce type d'images commençait déjà à perdre de ses pouvoirs. Le reportage télévisé, plus complet, plus crédible, les détrônerait même lors de l'assassinat de Kennedy (1963) ou de la conquête spatiale (1969)... Les images en mouvement s'imposaient inexorablement. Le petit écran sonnait peu à peu le glas des magazines d'actualité. A la fin des années 1960, des photographes se lancent donc dans l'exploration de nouvelles approches du monde contemporain.

Les solutions proposées sont d'abord venues des artistes américains – Stephen Shore ou Lewis Baltz –, qui, avec la « nouvelle topographie », proposaient de mettre en valeur des paysages sans qualité. Des Allemands ensuite, emmenés par Bernd et Hilla Becher et leurs disciples de l'école de Düsseldorf – Andreas Gursky, Thomas Struth, Candida Höfer –, devenus depuis les stars du marché de l'art. Tous cherchent à se démarquer du flux incessant des images du petit écran. Tous s'équipent de chambres photographiques qu'ils disposent comme un peintre son chevalet, face à son motif. Ils ne cherchent plus à capter le mouvement, mais au contraire à dresser un portrait apaisé du monde, à l'immobiliser, à le décrire à travers ses signes contemporains – scènes urbaines, paysages envahis par les panneaux publicitaires... La couleur joue désormais un rôle majeur (lire critique sur Joël Meyerowitz, p. 64). Jadis destinées à être publiées dans les journaux et les livres, les photos s'agrandissent, leurs formats rivalisent avec les toiles des peintres et entrent à partir des années 1980 dans les galeries et les musées. Cette nouvelle photographie documentaire inspire même les reporters de guerre. Simon Norfolk a fait son « coming out » il y a »»

Photographie de Robert Capa. Près de Fraga, rio Segre, front d'Aragone, 7 novembre 1938.

Télérama
6-8 RUE JEAN ANTOINE DE BAIF
75212 PARIS CEDEX 13 - 01 55 30 55 30

02/08 MARS 13
Hebdomadaire Paris
OJD : 631086

Surface approx. (cm²) : 1566
N° de page : 38

une dizaine d'années : *« Je devais faire un reportage sur le camp d'Auschwitz. J'avais un 35 mm de type Leica, avec un flash et un appareil au format carré, proche d'une chambre photographique. Avec le premier, je trouvais mes images bruyantes et trop démonstratives. Elles me disaient quelque chose que je savais déjà : "C'est un endroit maudit et vous devez le sentir." Les images carrées de l'autre étaient plus statiques, plus calmes, plus distantes, et j'ai trouvé que cela en disait davantage. Il y avait une invitation à sentir ce que cela signifiait d'être dans un tel lieu, avec toute cette histoire. C'était très nouveau pour moi. »*

Comme d'autres photographes de guerre – par exemple Luc Delahaye… –, le Britannique a abandonné son Leica pour la chambre photographique. Ce type d'images se rapprochant de la peinture, il en a poussé la logique en s'inspirant des toiles du XVIIe siècle de Claude Lorrain et de Nicolas Poussin sur le thème de la ruine. L'effet est saisissant. En Afghanistan, il parvient à décrire l'absurdité de la guerre en rendant visible l'éternel recommencement de l'Histoire, les conquêtes et la chute des empires (l'américain, selon lui, actuellement) et la folie meurtrière de l'humanité.

Si ses photos en grand format aux tirages limités se vendent à prix d'or (autour de 5 000 euros la pièce) dans ses galeries de Los Angeles, de New York et de Londres et sont régulièrement exposées dans les musées – la Tate Modern l'an passé –, Simon Norfolk doit néanmoins relever un nouveau défi : la guerre moderne devient invisible. Les belligérants, comme l'armée française actuellement, empêchent l'accès aux zones de combats, menés par de mystérieuses forces spéciales. Selon Norfolk, *« l'événement le plus important de l'an passé est la destruction d'une centrale nucléaire iranienne par les Américains et les Israéliens par l'injection d'un virus dans les ordinateurs pour dérégler les machines jusqu'à l'explosion. Aujourd'hui, on dépense des sommes folles dans cette nouvelle forme de guerre, les drones, le contrôle des systèmes informatiques… Comment peut-on photographier cela ? Je n'ai toujours pas trouvé la solution. Voilà l'urgence. Nos sociétés ont besoin d'images. Car, sans images, pas de débat, et sans débat la démocratie ne peut plus fonctionner »* ●

LA VALISE RETROUVÉE

A l'occasion de l'exposition « La valise mexicaine », Télérama inaugure une nouvelle collection, *Télérama album*, pour accompagner les expositions autrement. Celle-ci dévoile un trésor de 4500 négatifs – signés Robert Capa, Gerda Taro et David Seymour dit Chim – qui constitue un document sans équivalent sur la guerre d'Espagne avec des images souvent inédites. Grâce aux planches-contacts obtenues à partir de ces négatifs, on suit les trois reporters dans les rues de Madrid bombardée, les combats de Teruel, l'exode des civils, les camps d'internement. On les accompagne au cœur de l'Espagne républicaine en lutte contre le fascisme.

La valise mexicaine : Capa/Taro/Chim Trois photographes dans la guerre d'Espagne, éditions Télérama, 17 × 22 cm, 68 pages, 10,90 euros. En librairie, ou à commander sur boutique.telerama.fr

SIMON NORFOLK/INSTITUTE

Photographie de *Simon Norfolk*. Un vendeur de ballons à Kaboul, devant un ancien salon de thé.